

SANGUE A VOIR

L'histoire de deux vies, entre religion et révolution

Pippo Delbono livre le dernier volet, magistral, de sa " trilogie biologique "



Il neige sur la révolution. Tandis que le cortège serpente jusqu'à la dernière demeure de Prospero Gallinari, une petite caméra observe ces derniers instants d'une expérience révolutionnaire qui, dans les années 1970, ensanglanta l'Italie. Par dizaines, ils sont venus aux funérailles de leur camarade de combat, des anciens brigadistes, et des plus jeunes, entonnant, pour la dernière fois peut-être, *L'Internationale* de leurs rêves brisés.

Ancien activiste des Brigades rouges, membre du commando qui avait enlevé et tué l'ancien président du conseil Aldo Moro en 1978, Prospero Gallinari est mort quelques jours plus tôt, le 14 janvier 2013. Silence pesant. Souvenirs de tous ces morts. Fin d'une époque. Après avoir passé dix-sept ans en prison, Giovanni Senzani, autre militant de cette cause sanglante, dira : " *Tu vois, Pippo, ce monde ne me plaît pas, cette liberté ne me plaît pas, je ne sais pas quoi en faire après l'avoir rêvée si longtemps.* "

Pippo, c'est Pippo Delbono. Acteur, metteur en scène et écrivain, qui fait également des films à l'aide d'un téléphone portable ou d'une petite caméra. Après *La Paura* et *Amore carne*, voici donc *Sangue*, qu'il présente comme le dernier volet d'une " *trilogie biologique* ". Un film qui raconte deux histoires écrites par la vie.

La première est donc celle de Giovanni Senzani, ex-terroriste qui fut accusé d'être le chef de Brigade rosse -Partito guerriglia del proletariato metropolitano et d'avoir participé, en juin 1981, au meurtre de Roberto Peci. L'autre personnage de *Sangue*, c'est Margherita, la mère de Pippo Delbono, une femme pieuse au seuil de la mort. Jamais peut-être un film ne s'était approché si près des derniers souffles d'une vie. La caméra se substitue au regard et au corps du cinéaste, faisant ressentir au spectateur une sensation inouïe de proximité.

Derniers instants

Aucun voyeurisme ici : la caméra sert de paravent à l'immense chagrin qui assaille le cinéaste. S'en apercevant, Margherita lui chuchote une prière de Saint Augustin. Une immense spiritualité se dégage de ce film enserré par la mort de deux femmes. La mère de Pippo, mais aussi Anna, compagne de Senzani. Atteinte d'une maladie grave, elle a attendu de voir son compagnon libre pour s'en aller, elle aussi. Anna, Margherita, comme tous ceux que nous aimons et qui nous ont aimés. " *Comme toutes les personnes que nous avons tuées, comme les personnes à qui nous avons donné la vie, comme les personnes qui nous ont donné la vie* " ajoute Pippo Delbono. Le jeu absurde de l'amour, de la vie et de la mort.

Voyant sa mère souffrir, Pippo Delbono ira jusqu'à Tirana chercher un médicament à base de venin de scorpion. En vain. Ne restera plus alors qu'à vivre les derniers instants de cette femme magnifique. Elle est là, allongée sur un drap blanc, un chapelet à la main, tandis que la caméra, observateur lucide et attentif, n'en finit pas de filmer.

La mort de Peci, ce fut autre chose. A Delbono, Senzani a décidé de parler, pour la première fois. Face caméra. " *Un panneau "Mort au traître" avait été préparé. Il a hurlé "Non !". Ça m'a fait un effet énorme, ces coups de feu qui entraînent en lui.* " Senzani ajoute que cette exécution d'un homme sans défense était une " *décision politique* ".

Il y a quelque chose d'éminemment singulier dans le fait de retrouver ainsi, dans un même film, deux trajectoires de vie aussi dissemblables. Ainsi va le cinéma de Delbono, créateur de génie, capable de s'immiscer dans ce qu'il y a de plus sacré. Dans l'inaccessible. Dans une autre vérité.

F. N.

Film franco-suisse de Pippo Delbono.

Avec Pippo Delbono, Giovanni Senzani, Margherita Delbono (1 h 32).

© Le Monde

◀ **article précédent**

En Israël, le procès d'une...

article suivant ▶

Les meilleures entrées en France...